



PARU DANS ..... : LE .....

---

# Madagascar enfant pour mendier

Loin des plages immaculées et des bulles à touristes, à Antananarivo, cinq milles enfants survivent au ras des rues. Des mères de 13 ans accouchent dans des cartons, des bébés sont loués aux mendiants, des gamins deviennent chefs de bande. Tous unis dans une immense famille de fortune. Pour mieux traverser l'enfer.

---

**Avenu de l'indépendance,  
artère principale de Tana,  
une mère de 15 ans exhibe  
son bébé.**

**<< Avoir un enfant,  
c'est mieux...**

**On peut même le louer.**

**Et quand il grandit,**

**il vous aide à survivre.>>**

► [LIRE LA SUITE...](#)



# ENFANTER POUR MENDIER

même quand je joue je pense  
à comment manger



**Devant le ministère de la santé,  
la bande du marché < Petite Vitess >,  
attend la fin de la journée pour vider les poubelles,  
glaner quelques restes et récupérer le charbon qu'ils  
vont revendre à des tenanciers de gargotes.**

[SUITE ►](#)  
[◀ RETOUR](#)



« On m'a dit: ça y est, t'as le gros ventre et tout le monde me donnait de l'argent »

REPORTAGE



Le soir, Hary, 17 ans, retrouve son bébé à l'abri d'un mur. Bientôt, elle lui apprendra à dire: « Donner-moi de l'argent.»

[SUITE ►](#)

[◀ RETOUR](#)



**L**es gosses de l'Hôtel de Ville ne perdent jamais une occasion de s'amuser. Ils ont l'imagination et l'énergie pour transformer un noyau de mangue en supercamion, un sac en plastique en ballon, deux jambes de poupée en poupon qui parle et qui pleure. Ils jouent, rigolent, dansent, chantent, se bagarrent. Et puis, subitement, se souviennent. Alors, ils partent demander aux passants. N'importe quoi : de l'argent, un crayon, une chemise, une cigarette, une boîte vide, un bout de savon... Si ça ne se mange pas, ça peut toujours servir...

Sabine, cheveux ébouriffés sur un visage fin et souriant, fait partie de la bande. Elle a 7 ans, en paraît 4. Le saturnisme lié à la pollution de l'air bloque la croissance. Elle a toujours vécu dehors. Elle dort au pied d'un mur avec une trentaine de personnes âgées de 0 à 70 ans, beaucoup de marmaille, quelques ados, peu d'adultes. Ils habitent la carie des arcades de l'avenue de l'Indépendance – un terrain vague en plein centre-ville –, hérissée des vestiges de la mairie brûlée en 1972. Ce mercredi soir, elle rentre chez elle vers 6 heures. Un bébé accroché aux épaules, elle trimbale un ancien réceptacle de désodorisant pour W-C en guise de sac à main. L'air soucieux, elle le tend à sa mère qui compte la

recette, l'engueule et la renvoie sur le trottoir. La petite fille pigne un peu pendant qu'on lui réinstalle fermement son petit frère, son neveu ou son cousin sur le dos. Puis elle repart faire la manche. On lui a toujours dit que dans ce métier, il faut avoir l'air malheureux. Sabine n'aura pas à forcer le trait ce soir.

### Pouponnières dans les cartons

La nuit commence à tomber sur les collines de la capitale malgache, Antananarivo –Tana–, une ville des hauts plateaux construite par paliers, un dédale d'escaliers et de belles maisons en brique. Une ville frénétique perpétuellement embouteillée, qui pue les gaz d'échappement, les poubelles et les égouts. Une ville ne sachant que faire de ses miséreux qui débordent des bidonvilles. Au début du siècle, Tana comptait cinquante mille habitants. Ils seront bientôt deux millions. Chômage, catastrophes naturelles, famines drainent régulièrement les broussards vers cet eldorado aux relents d'enfer. A chaque coin de rue, chaque porche, chaque pont, autour de chaque marché, des familles entières s'installent dans la misère. Chaque groupe a un territoire bien délimité. Et si quelqu'un déborde de son bout de trottoir, la confrontation est violente.

Sur les pavés, la structure familiale prend d'autres visages, le lien de parenté s'efface. Il faut constituer une tribu par sécurité. Les filles restent avec les adultes et font des bébés dès l'âge de 13 ans, qu'elles louent souvent à des mendiants, 1 000 FM (environ 1 franc) la journée. A 17 ans, Onja a déjà deux gosses. Enceinte à 14 ans, elle le découvre tardivement et trouve ça plutôt pratique. « J'étais toute petite avec mon gros ventre alors tout le monde me donnait de l'argent. Assistée par des étudiants, elle accouche dans un hôpital public : ni couverture, ni médicament, ni linge, aucune hygiène. Un lit et basta. Après cinq jours, elle poursuit sa convalescence allongée dans un carton sur le trottoir. Remise, elle est repartie mendier, son bébé dans le dos. La routine. Elle n'avait que 10 ans lorsqu'elle a débarqué dans la rue. « Je me rappelle très bien. J'avais peur. Avec tous ces garçons autour de moi à partir de 17 heures je ne quittais plus les jupes de ma mère. Maintenant, même les messieurs ne m'effraient plus. »

D'après les travailleurs sociaux du centre Zahatra (« Le radeau »), qui s'occupent d'enfants des rues, presque toutes les filles se prostituent à partir de 6 ans. Le tourisme sexuel est une évidence à Madagascar. Réunionnais

SUITE ►

◀ RETOUR





Au centre Zazafaly, des cours d'éducation sexuelle sont dispensés aux jeunes filles qui ignorent tout de leurs corps.

[SUITE ►](#)

[◀ RETOUR](#)



Indiens, Chinois, Français peuvent s'offrir une gamine à moindres frais et ne s'en privent pas. La marchandise est souvent livrée directement à l'hôtel. Les filles des rues, pas vraiment sexy dans leurs haillons, ramassent les miettes de ce business. Pour l'instant, Onja dit avoir toujours refusé. Même si régulièrement, un homme lui lance: « Viens avec moi, après je te donnerai beaucoup d'argent », elle préfère taper la manche devant l'hôtel de France. C'est son grand frère qui lui a inculqué les rudiments du métier, une phrase en français: « Monsieur, moi demander de l'argent, acheter de manger parce que c'est très faim. »

### Le sang coule dans les bagarres de gosses

A Tana, où la survie tient à la pitié qu'elle inspire, quatre mille cinq cents mômes vivent de et dans la rue, véritables soutiens de famille. Les mères surveillent les affaires dans tous les sens du terme. Les pères sont souvent absents ou soûls. Alors les gamins s'organisent. Lever, 7h30. Ménage dans le campement, on brûle les déchets, on passe le balai, on plie cartons et sacs de riz qui servent d'abri la nuit. Ensuite, ils se dispersent à la chasse à l'argent. Régulièrement, ils rapportent leur butin aux femmes qui s'occupent des courses et de la cuisine. 11h30, c'est l'heure de la cas-

serole de riz accompagné de haricots, quand la matinée a été bonne. Ici, on gagne le matin ce qu'on mange le midi. Pas d'économies, rien en cas de coup dur. Le règne du jour le jour, voire de l'heure par heure. Quand la cuisine est prête, inutile de courir après ses marmots. A la vue des feux devant le campement, ils rapploient ventre à terre.

Quand ils dépassent la taille d'une voiture, la manche ne marche plus, il faut trouver un job: charroyeur, vendeur, tresseur de cheveux postiches, garde-voiture... A partir de 10 ans, les garçons forment des bandes totalement indépendantes où le plus âgé et le plus costaud assure le rôle d'éducateur-protecteur. Car la rue enseigne très vite la violence. Celle des plus grands qui viennent les raquetter, des flics qui ont tous les droits, des adultes qui les méprisent, des copains nerveux à l'honneur vite bafoué. Leurs corps portent les cicatrices des histoires qui tournent mal.

Bosco arbore une balafre sur la joue. « J'avais 11 ans, je venais de débarquer dans la rue. Je vivais avec une famille. Un jour la mère m'a demandé d'aller chercher de l'eau. J'ai refusé. Elle a demandé à un garçon de 17 ans de me corriger. Je me suis défendu, alors il a pris un couteau et m'a taillé le visage. »

Bien qu'ils donnent la pièce aux vieux et partagent leur assiette avec les chiens, les gamins des rues ne sont pas des anges. Ils portent souvent des lames de rasoir dans la poche et, hauts comme trois pommes, savent s'en servir. Le sang coule dans leurs bagarres de gosses. Quand ils s'offrent une vidéo à 100 FM, c'est un film de kung-fu, d'horreur ou une « vandamerie ». Ensuite ils revivent pendant des heures les fabuleuses bastons. Pour eux, le plus difficile dans la rue n'est pas la violence, mais le dimanche. « Ce jour-là, il n'y a personne dehors, les marchés sont fermés, on ne peut pas travailler. Alors, le matin on va se baigner et l'après-midi on joue au rugby. » Pourtant, Tana n'est pas São Paulo ou Rio. L'arrivée des cohortes de paysans déshérités remonte à la fin des années 70. D'où une culture de rue encore balbutiante. Ici, les enfants n'ont pas à se défendre contre des escadrons de la mort. Bien que touchée par des fléaux – la lèpre, la rage, la peste –, l'île est encore épargnée par le sida et les drogues dures. Les gosses se défoncent au cannabis, pas à la colle, et s'il leur arrive de voler le « méchant *vazaha* » (étranger) qui ne donne pas d'argent, ce ne sont pas des tueurs. Ils apprécient même d'aller à l'école.

SUITE ►

◀ RETOUR



# ENFANTER POUR MENDIER

Devant le Centre culturel français, Hercule et sa bande guettent le client.

« Non la rue n'est pas notre mère... »



on est des enfants comme les autres >>

Le dimanche les rues sont désertes:  
« Pas moyen de mendier.  
Alors on va se baigner  
et on joue au rugby.>>

[SUITE >](#)  
[◀ RETOUR](#)





Au centre Zazafaly: « J'aime aller à l'école, on peut se laver et avoir des habits propres. »>>

« J'aime apprendre à lire et à écrire, explique Deline, 12 ans. Je veux aussi un métier. Et puis à l'école on peut se laver et avoir des habits propres. » Plusieurs ONG (Zazafaly, Enda...) se chargent de leur faire classe. Là, alors qu'ils sont enfin traités en enfants, s'opère une métamorphose étonnante. Les petits déchaînés qui défilent les autos et se castagnent sur les trottoirs, deviennent sages, silencieux, studieux à rendre jaloux un prof français. Comme s'ils savaient que l'école pouvait les aider à s'en sortir. Ces moments sont les seuls où ils effleurent la vie normale. Mais inutile de faire l'appel le matin, ils doivent d'abord gagner leur survie et aménager leur bout de terrain.

#### Poubelles et enfants dans la même benne

Hary, 15 ans, mère d'un garçon de 6 mois, est déjà experte dans la construction de logements de fortune. Avec des cartons, elle sait confectionner des cabanes qui serviront de chambres à coucher pour des tribus entières. Elle avait 11 ans quand la mairie a rasé la cabane en bois de Joséphine, sa grand-mère, lors d'une campagne d'assainissement. Pour les autorités, « assainissement » signifie ramassage des sans-logis et des ordures. Avant l'arrivée des touristes ou de personnalités étrangères, les services de la mairie entassent poubelles et enfants dans les mêmes bennes. Le dernier grand coup de balai a eu lieu en août 1997, quelques jours avant les jeux de la Francophonie.

SUITE ►

◀ RETOUR



Madagascar a beau être l'un des pays les plus pauvres au monde, cela ne l'empêche pas de recevoir de grandes manifestations sportives et des milliers de touristes, sa deuxième source de revenus. Alors, pour soigner son image et ne pas inspirer la peur aux *vazahas*, la grande île escamote ses pauvres. Lors des jeux de la Francophonie, ils ont été parqués sur un terrain appartenant au ministère de la Population, situé à 45 km de la ville. Pour qu'il ne reste aucune trace de leur passage, leur matériel de survie a été brûlé. Ces rafles sont depuis peu interdites, mais le gouvernement ne propose pour l'instant aucune solution. « Nous essayons de trouver des fonds pour construire des logements sociaux, explique M<sup>me</sup> Saholy Rajaomazava, directrice du "Bien-être de la famille" au ministère de la Population. Six maisons sont en cours de construction grâce à l'argent récolté par des femmes de ministres auprès d'entreprises privées. Et les quarante autres en projet devraient être financées par l'Union européenne. Mais il ne suffit pas de les loger, il faut leur fournir une terre et des semences. Le problème, c'est que beaucoup ne veulent pas travailler, ils préfèrent mendier. » Pas étonnant, dans un pays où l'Etat fait sans cesse la manche auprès des pays riches...

## ENFANTER POUR MENDIER



Une décharge en plein centre-ville, devenue terrain de jeux et de survie.

SUITE ►

◀ RETOUR





En attendant un hypothétique « Bien-être de la famille » gouvernemental, Hary est devenue porteuse de marchandises sur un marché. Elle y gagne jusqu'à 2000 FM par jour. Inutile d'imaginer un toit – un kilo de riz coûte 7000 FM, le loyer mensuel d'une pièce sans eau ni électricité 25000 FM. Elle dort avec son fils Johnny à l'abri d'un mur, des sacs en plastique en guise de couverture, une bâche tendue pour l'intimité et contre la pluie. La journée, Johnny reste avec la grand-mère. Dès ses premiers mots, il apprendra à dire « Je vais travailler » et « Donnez-moi de l'argent » en français. Il pourra alors assurer sa part du business de la rue, s'il survit – plus de 16 % des enfants malgaches meurent avant l'âge de 5 ans.

### Chefs de bande et de famille à 10 ans

Plus tard, si rien ne bouge, devenu petit mec, il fera partie d'une bande. Comme celle du marché Zaimaika. Elle réunit une vingtaine de garçons. Leurs liens avec les adultes reposent uniquement sur l'argent. Seuls les médecins de MSF ont gagné leur confiance en les soignant et en les écoutant. Le plus petit est surnommé Kanette (bille) parce que espiègle, il aime faire tomber tout le monde. Le plus vieux, Nicolas, a le regard trop sombre pour ses 16 ans. Certains sont orphelins, d'autres fugueurs, évadés d'une famille où ils ne recevaient que des coups du beau-père ou de la belle-mère. « Quand

on rentrait chez nous, ils ne voulaient que l'argent. Ils savent comment on vit mais ils ne s'inquiètent pas, pour eux ça fait une bouche de moins à nourrir. »

Les gars de Nicolas travaillent pour les tenants des petites gargotes, porteur d'eau, revendeur de charbon récupéré dans les poubelles... Une partie dort dans un parking, l'autre au centre Energie, un accueil de nuit tenu par une ONG. Les grands jouent les durs et se dessinent des tatouages aux crayons Bic. Les gens ont peur d'eux. « Ils nous trouvent crasseux et ont peur qu'on les vole. »

Hercule fait partie de ces petits bonshommes chefs de famille. Il refuse de jouer, tant qu'il n'a pas rapporté à sa mère de quoi assurer le repas. Le front allongé par sa coiffure, cheveux laqués à grands coups de brillantine, yeux bridés, il aime fixer le lointain comme si ça l'amenait ailleurs, là où il pourrait vivre son enfance. « Ma mère, mon père les gens me traitent en adulte mais je suis un enfant. Je grandis, j'apprends et je m'en sortirai. J'aimerais devenir chauffeur pour un *vazaha*. » Pour l'instant, il est gardien de voitures devant le centre Albert-Camus. Quand il était tout petit, sa mère, devenue folle, a tué un de ses enfants et toute la famille a dû quitter la brousse pour s'installer dans les rues de Tana. « Elle a été ensorcelée par un sorcier », explique-t-il. Il ne lui en veut pas. Il s'en occupe.

Débrouillard, il ne sait ni lire ni écrire mais a appris seul des rudiments de français. Trop pris par son job, il refuse les cours offerts par différents organismes. Il gagne pas mal d'argent, alors il aide les plus petits qui ont du mal à s'en sortir. La nuit, allongé sur des cartons, il rêve. « Je suis dans la boue et je trouve une pièce. Alors je creuse, je suis couvert de boue, je m'enfonce mais j'en trouve toujours plus de pièces. Et je deviens riche. » Quand les petits des rues grandissent pieds nus dans les ordures, même leur rêves sentent mauvais.

SUITE ►

◀ RETOUR



**1960** Colonisée par la France en 1896, Madagascar obtient son indépendance, mais la France garde son emprise.

**1973** Les émeutes se multiplient contre la présence française et le gouvernement fantoche.

**1975** Le capitaine Didier Ratsiraka est élu président et instaure un socialisme façon Corée du Nord. Dans

les années 80, la corruption règne, la démocratie régresse, la crise économique mondiale achève de déstabiliser l'économie malgache.

**1991** Grève générale illimitée pour le départ de Ratsiraka et changement de Constitution. Le 10 août, marche d'un demi-million de Malgaches vers le palais présidentiel. La garde présidentielle tire (cinquante morts).

**1992** nouvelle Constitution fondée sur le pluralisme politique et la démocratie. L'année suivante, élection d'Albert Zafy, leader des émeutes de 1991, qui reproduit la même politique de corruption, sans le communisme.

**1994-1995** le franc malgache perd 100 % de sa valeur. Le PNB par habitant chute à 230 dollars (par

comparaison, en France, il est de 24 990 dollars).

**1997** Ratsiraka est réélu. Aujourd'hui, 20 % des quinze millions d'habitants de Madagascar vivent en ville. Deux tiers de la population a moins de 20 ans. Un tiers des enfants de 7 à 14 ans travaillent. Et seulement 45 % des adultes sont alphabétisés.